

"The Unknown"

Nous allons parler du premier roman écrit au Canada sur un sujet canadien et imprimé parmi nous. Remarquez ces trois points :

En 1831 parut à Montréal un petit livre (prose et vers) intitulé *The Unknown* par William Fitz Hawley, dans lequel "on voit une description agréable et juste de la rivière Saint-Maurice et de ses bords, ainsi que des chutes de Shawinigan," disait le *Herald* de Montréal.

Hawley avait alors vingt-sept ans. Déjà, en 1829, il avait publié, à Montréal, *The Harp and other Poems* qui lui valut une médaille décernée par la société (Québec) *for the Encouragement of Arts and Sciences*.

Ce jeune homme travailla, durant plusieurs années, à réunir des matériaux pour écrire l'histoire du Canada, mais un incendie lui ayant enlevé ses notes, il abandonna l'œuvre que le destin semblait écarter de sa plume. Lorsqu'il mourut, à Laprairie, en 1855, Bibaud, Garneau et Christie avaient successivement mis au jour les grandes pages de nos annales. Saluons toutefois en lui un talent réel et une intention rare à l'époque où il commença sa carrière.

Shawinigan ! la ville qui "devient" depuis trois ans ! Shawinigan a inspiré notre poète il y a soixante et dix ans. La vue de l'impétueuse cataracte a frappé son imagination. Pour la faire connaître il accorda sa lyre et chanta les beautés de ce paysage primitif, sans tenir compte de l'indifférence des hommes pour le spectacle de la nature, sans comprendre peut-être qu'il fut le premier à mettre dans ses vers l'éloge de cette merveille de la création, qui est, après tout, une force brutale soumise maintenant à la volonté de l'homme.

Il a passé ; on ne l'écoutait point. Le tonnerre des eaux continua de gronder, jusqu'au moment où il surprit l'attention des hommes de la finance qui le saisirent malgré ses bords furieux, le harcelèrent et lui firent commandement de travailler pour nous.

Les générations à venir n'auront pas sous les yeux les formes magnifiques de cette rivière déchaînée qui coulait en se dardant et ressemblait au chaos antique, mais son énergie transformée est plus éloquente qu'autrefois. Sa rudesse sauvage représente un labeur utile. Elle donne la vie, elle attire ; on se demande comment nos ancêtres ont pu s'en passer. En elle existait une richesse que personne ne devinait. Son étendue faisait tout son mérite, croyait-on. Au lieu d'être un hors-d'œuvre captivant la simple curiosité, elle est une pièce de résistance, dans l'économie sociale, une auxiliaire contre la faim ; ses caprices longtemps lettrés mortels nous fournissent à présent de quoi sustenter un pays.

Les hommes marchent de la sorte, pressés vers des destinées qu'ils n'ont pas prévues. Ceux de l'an de 1900, exploitent les forces vives cachées sous les apparences théâtrales d'une rivière qui descend des hauteurs pour étaler sa magnificence dans un vaste cirque, où l'on bâtit une ville qui la reçoit en triomphe. Ceux de 1700 n'y voyaient qu'une cascade en furie.

Hawley est enthousiasmé de Shawinigan. Pour arriver à décrire toutes ses perfections, il imagine un drame à la manière sauvage, qui se serait passé en cet endroit vers 1633, selon lui, mais que je mettrais en 1645, sinon après, vu les circonstances qu'il fait intervenir.

L'auteur suppose que ces vers ont été composés par l'Inconnu dont il a suivi la trace et qu'il va nous présenter, en lui donnant un rôle chevaleresque dans le drame qu'il déroule sous nos yeux au centre des forêts du Saint-Maurice. C'est une composition naïve dans ses allures et faible dans sa charpente, comme tant de romans.

Voici l'analyse de la pièce. Première scène, aux Trois-Rivières. Un jeune homme, beau comme le jour, aussi brave qu'un lion, discret et réservé, saut et modeste, vivait seul dans une hutte au sommet du coteau, près du champ de course actuel, en contemplation devant les admirables paysages qui se déroulent à perte de vue le long du fleuve et du lac Saint-Pierre. Ce garçon, c'est l'Inconnu : *The Unknown*.

Les sauvages attaquent la petite ville. On se bat. Le solitaire tombe dans la mêlée comme la foudre du ciel et sauve les Français. L'ennemi revient plus tard et cette fois l'Inconnu pousse le cri de guerre de Piéscaret et sème l'épouvante parmi les Têtes-de-Boule — mais, en l'ayant, ces diables à quatre enfère undemoiselle Léonie de Lauzon. C'est le drame est noué.

Le mystérieux Inconnu se transforme ; il revêt les habits du guerrier des bois, et à l'instinct de partir il donne à M. de Lauzon un manuscrit et lui tient un discours qui signifie : "Lisez mes vers tandis que je vais délivrer votre fille". Il s'éloigne alors dans la forêt, protégé par la sacro-sainte Pichou (le lynch) que les sauvages lui ont proposé.

Et les lynch se succèdent sans nouvelles du héros, non plus que de Léonie. Pendant ce temps-là, la père Lauzon lit les pages vertigineuses écrites par l'Inconnu. Elles racontent les aventures fantastiques d'un étranger rempli d'enthousiasme et de rêveries, échoué

sur les rives poétiques de la baie de Naples — rien du grand côté des Trois-Rivières et du cap aux Corneilles.

No line of age were on his brow...
None knew from whence the crazed one came...
He wandered, till a cave he found...

Vous voyez le tableau. Ici nous apprenons que l'Inconnu se nomme Melino et que son fils avait été tué par un certain Piloro — de là son chagrin et son goût pour les grottes et la solitude. Il médite aussi de voir l'Amérique et de civiliser les sauvages.

Il part, traverse la mer et va camper aux Trois-Rivières, ainsi que nous l'avons noté. Tout cela est en vers. Survient Piéscaret. L'auteur retourne à la prose. Il faut pour suivre les Têtes-de-Boule, ramener Léonie ou périr à la tâche. On s'arme, en avant, marche !

Elcise, sœur de Léonie, a la garde des manuscrits de Melino. Elle lit à sa mère, dans le fort des Trois-Rivières, les infortunes d'un seigneur pensant que nous sommes obligés de suivre jusqu'à la dernière ligne et qui nous font oublier les Têtes-de-Boule. Ensuite, pour prolonger la suspension, Elcise raconte les doléances d'un misanthrope qui me paraissent être des méditations calculées pour les fortes têtes. Melino a écrit tout cela en vers et en assez bon style. C'est beaucoup de littérature pour l'année de la fondation des Trois-Rivières.

Tout à coup, la prose reparait et Piéscaret aussi, aux alentours de Shawinigan où l'on se bat ferme contre les sauvages. Melino s'égare dans le bois. Alors, Elcise, aux Trois-Rivières, lit *La Dame de Saint-Paul* pour charmer ses ennuis et ce changement de décor ramène la versification à pleines pages. Nous visitons la Grèce en rimes de tous genres, puis brusquement, en prose, nous apercevons les rochers de Shawinigan et nous entendons la voix de l'Inconnu qui revient après avoir enlevé Léonie à ses ravisseurs. Ceux-ci le poursuivent. Une bataille est inévitable. Elle a lieu, séance tenante, au bruit roulant des grandes eaux qui étouffent les clameurs des guerriers et les plaintes des mourants. La victoire ne se pose sur aucun parti. Moment critique. Piéscaret y voit l'influence du manitou et le conjure en jetant un collier de muscades dans l'abîme enragé qui bouillonne devant lui. Tout se passe en règle, comme dans les tragédies grecques — l'ennemi se retire — pour aller surprendre le fort des Trois-Rivières, mais l'Inconnu, Piéscaret et sa bande le talonnent de près et le prennent entre deux feux. Les braves se cachent derrière les arbres ; les peureux se montrent à découvert et sont tués. Les cascades du Saint-Maurice dansent comme des feux-follets. Le rouge-gorge chante dans la forêt ; un soleil radieux embellit la nature. Les sauvages hurlent, les coups de fusil retentissent, l'incendie prend à la ville — on ne peut faire davantage pour tout mettre dehors.

Au milieu de ce beau désordre, Léonie se glisse dans le logis de son père et l'Inconnu accomplit des prouesses à jamais mémorables. La place voit fuir les incommodes enfants des bois ; la paix règne enfin dans ce séjour où dominaient les abrutis. Melino l'Inconnu en profite pour dire qu'il était venu en Amérique dans le dessein de civiliser les Têtes-de-Boule, mais qu'il n'est pas parvenu à se rendre populaire parmi ce peuple indifférent à la poésie descriptive. Il change de tactique et épouse Léonie.

BENJAMIN SULTE

PIÉTÉ ET PRÉCISION

— Pierre est un enfant très pieux, et il a aussi la plus grande confiance dans l'efficacité de ses prières. Cela le conduit, toutes les fois qu'il a quelque chose à demander au ciel, à bien préciser l'objet de sa demande.

C'est ainsi que la veille du jour où son grand frère Paul devait passer son baccalauréat, il s'est mis à genoux, et, priant avec ferveur :

"Mon Dieu, s'est-il écrié, je vous prie de faire en sorte que mon frère Paul soit reçu demain à son examen."

Et prudemment il a ajouté :

"Mon frère Paul est externe au lycée Charlemagne ; c'est tout près d'ici, dans la rue Saint-Antoine."

HÉROÏSME PRÉCOCE

— On enseignait autrefois aux jeunes Japonais destinés au métier militaire le cérémonial du suicide, qui, comme on le sait, consistait à s'ouvrir le ventre. A ce propos, on raconte l'histoire suivante d'un petit Japonais âgé de sept ans : des meurtriers dépêchés contre son père et abusés par une ressemblance, rapportèrent à leur maître une tête dont personne ne pouvait dire si elle était celle du coupable. Le seigneur envoya chercher l'enfant et la lui découvrit. Comme tout l'enfant et la nécessité d'y fortifier les usages, le courageux se fait dégrader le poignard que dès leur jeune âge portaient les fils de la Suoïri, et pour donner à son silencieux avertissement l'autorité du désespoir, tomba des entrailles coupées, devant la face sanglante.